

LA ROUMANIE EN DANGER, par le Vice-président de la Chambre roumaine

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2574. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Dimanche
2
DÉCEMBRE
1917

REDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: : Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :: :
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
" PIERRE LAFITTE, FONDATEUR "

LE COMITÉ DE GUERRE INTERALLIÉ A VERSAILLES



"LE TRIANON-PALACE" EST MILITARISE. — L'ACCES EN EST FORMELLEMENT INTERDIT



M. LLOYD GEORGE ET LES MEMBRES DE LA MISSION BRITANNIQUE SE PROMÈNENT BOULEVARD DE LA REINE

Le comité de guerre interallié a tenu sa première séance hier matin à dix heures, à Versailles, sous la présidence de M. Clemenceau. Le président du Conseil, ministre de la Guerre; M. Lloyd George, premier ministre anglais; M. Orlando, premier ministre italien;

les généraux Foch, Wilson et Cadorna, délégués de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, et de nombreux officiers, assistaient à cette séance, qui s'est déroulée au Trianon-Palace. Cet hôtel, transformé et aménagé à cet effet, restera le siège de l'état-major interallié.

LES CONFÉRENCES ENTRE LES ALLIÉS AU QUAI D'ORSAY ET A VERSAILLES

C'est hier que s'est tenue la première réunion du Comité de guerre.

Les diverses sections de la conférence interalliée, réunies séparément, ont poursuivi hier matin leurs travaux au ministère des Affaires étrangères. Les délégués chargés de l'étude des questions financières ont tenu une réunion au ministère des Finances, sous la présidence de M. Klotz. Les représentants du Japon assistaient à cette séance.

Pendant que les techniciens qui accompagnent les missions alliées continuent leurs études en vue de l'établissement d'un programme d'étroite coopération de toutes les forces de l'Entente, nombre de délégués se rendaient à Versailles où devait être tenue, à dix heures, la réunion préparatoire aux conférences de l'état-major interallié composé, on le sait, du général Cadorna, pour l'Italie; du général Wilson, pour l'Angleterre, et du général Foch, pour la France.

Cette réunion s'est tenue au Trianon-Palace, où siégeait désormais le comité de guerre interallié. L'hôtel a été entièrement transformé et installé pour répondre à toutes les exigences du nouvel organisme militaire. Une grande salle a été aménagée en vue des séances quotidiennes que tiendront les généraux alliés.

L'hôtel a été isolé et des factionnaires montent la garde à l'entrée des jardins dont l'accès est interdit. Un nombreux public, tenu à l'écart par un discret service d'ordre,



GÉNÉRAL WILSON

était venu, hier matin, pour saluer au passage les illustres représentants des nations alliées.

M. Clemenceau arrive le premier et d'un pas alerte gagne le vestibule, suivi de près par le général sir Henry Wilson, qui rejoint bientôt le vicomte Northcliffe, président de la mission militaire britannique, aux Etats-Unis.

Les automobiles dès lors se succèdent sans interruption. En même temps que le général Foch, arrivent les délégués américains, ayant à leur tête le colonel House. Puis voici M. Lloyd George qui, avant de pénétrer dans l'hôtel, échange une cordiale poignée de main avec le chef de la mission américaine. De nombreux officiers accompagnent les délégués.

La première réunion de l'état-major interallié a lieu alors sous la présidence de M. Clemenceau, ministre de la Guerre, assisté du général Foch, chef d'état-major de l'armée.

Y assistent le général sir Henry Wilson, lord Sackville-West, le brigadier général F. H. Sykes, le major L. Storr, le capitaine Lord Duncannon, du côté britannique; le général Cadorna, assisté du major Casali, du côté italien.

La réunion, commencée à dix heures et demie, s'est prolongée jusqu'à midi et demi. A l'issue de la réunion préparatoire, la plupart des représentants des puissances ont quitté le Trianon-Palace pour rentrer à Paris et assister au déjeuner offert au Quai d'Orsay par M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, et par Mme Pichon, aux membres de la Conférence des Alliés.

L'après-midi a eu lieu une nouvelle réunion.

La séance de clôture de la Conférence des Alliés n'aura pas lieu avant lundi soir et peut-être même mardi.

On ne saurait dire encore si, avant de se séparer, les délégués feront une déclaration d'ensemble. Peut-être plutôt y aurait-il des déclarations portant sur un certain nombre de sujets.

Prochaine mobilisation de l'armée hellénique

ATHÈNES, 1^{er} décembre. — Les diverses décisions prises ces jours derniers, telles que l'appel des officiers et sous-officiers de réserve, la constitution de dépôts militaires de céréales, l'établissement d'une liste de fonctionnaires destinés à assurer les services administratifs en cas de mobilisation et d'autres dispositions de même nature indiquent que la mobilisation est considérée comme imminente en Grèce.

Un torpilleur grec coule un sous-marin allemand

ATHÈNES, 1^{er} décembre. — Le contre-torpilleur grec *Nike* (Victoire), qui escortait un navire marchand hellénique dans la mer Egée, a eu un combat avec un sous-marin allemand.

Atteint en plein par deux obus, le sous-marin coula à pic.

La nouvelle de ce glorieux exploit a été accueillie avec enthousiasme par la presse et par l'opinion publique. (Agence des Balkans.)

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LA ROUMANIE EN DANGER

par JEAN-TH. FLORESCO

Vice-Président de la Chambre des députés roumaine.

Cet article émuant est un cri d'alarme. M. J.-Th. Floresco, député libéral, vice-président de la Chambre roumaine, parle au nom de ses frères en péril. Il adresse aux Alliés, avec une mâle franchise, un appel singulièrement pressant. La trahison de la Russie leniniste laisse sans communications, sans vivre, une armée de 500.000 soldats résolus, avides de se battre pour notre cause. Que va-t-elle devenir? Qu'en fera-t-on? Problème lourd d'angoisse que M. J.-Th. Floresco pose devant les hautes compétences militaires des Alliés. Mais qu'on se hâte : sans quoi, bientôt, il sera trop tard...

Depuis quelques jours, les cœurs roumains, tant éprouvés par tout ce qu'une implacable Némésis peut amasser de souffrance et de misère sur la destinée d'un peuple, qui a fait noblement son devoir, sont de nouveau assaillis par les plus terribles angoisses.

L'écroulement de la Russie — par la submersion systématique de l'Allemagne — que des haïfs ont trop longtemps pris pour une normale évolution démocratique, l'abominable trahison des « condottieri » de la politique internationale entretenus ouvertement par les inépuisables poches allemandes ont révolté tout homme élevé dans les principes de l'honneur et du devoir. Ce qui se passe, à l'heure actuelle, en Russie, n'a pas son pareil non seulement dans l'histoire des pays les plus sombres mais encore dans les époques les plus reculées de la civilisation. C'est un retour vers la primitive où, les peuples et les sociétés n'étant pas encore constitués, les clans ou les tribus se trahissaient et se battaient entre eux pour un morceau de viande ou pour un butin plus ou moins enviable.

L'inconcevable trahison envers l'héroïque France, envers la noble Angleterre, envers tous les peuples martyrs qui forment les « ailes de l'Entente », avait été découverte quelques jours après la grande révolution : mais elle fut considérée comme un poison d'effet assez lent, et l'on finit par s'y accoutumer, tant il opérait doucement. On se contenta de prendre quelques mesures jugées indispensables pour neutraliser le mal, et l'on se remit à espérer. Cependant, l'esprit combatif de l'armée russe avait totalement disparu et les retraites sans combat se multipliaient chaque jour. On se consola par les messages diplomatiques qui chuchotaient des bulletins de « convalescence », par les radiogrammes de Kerensky, qui, rêvant de Bonaparte dans le palais du tsar, disait aux Alliés : « La Russie est encore une grande nation : ses soldats resteront sur les positions, face à l'honneur et raidis devant l'ennemi ! »

Les hommes d'Etat de l'Entente — apôtres eux-mêmes des plus généreuses idées — laissèrent la Russie se reposer en paix et donner des leçons humanitaires à tous les peuples de l'Univers.

Nos ambassadeurs à Petrograd, gagnés par l'optimisme général, se désignèrent à écouter, par l'intermédiaire d'interprètes,

de beaux discours dans des loges jadis impériales, tandis que dans les coulisses le génie corrompu de l'Allemagne guettait les lâchetés et achetait les consciences...

Et pourtant le bon exemple était là tout près. Aux portes de la frontière russe, il y avait un peuple de race latine, une ardente armée de cinq cent mille hommes environ, sentinelle avancée des Alliés dans la haute montagne, toute brûlante du désir de verser son sang pour la cause commune.



M. J.-TH. FLORESCO
vice-président de la Chambre roumaine

Pourtant cette armée venait de subir une défaite douloureuse, causée par la trahison des dirigeants de Petrograd (Sturmer, Protopop et Cie). Mais elle avait conquis beaucoup de gloire aussi. L'armée roumaine, bien équipée, admirablement disciplinée et bien entraînée, profitant de la haute expérience du général Berthelot — « citoyen honoraire » de la Roumanie — accompli, en vérité, des miracles de bravoure. Combien de fois stimula-t-elle les Russes qui se retiraient et lynchait leurs officiers, les ramenant de force au combat ! Trop souvent, des détachements roumains remplirent un rôle de gardes, empêchant à coups de canon la fraternisation allemande. Le bilan de leurs vertigineuses offensives fut merveilleux : l'armée du roi Ferdinand eut le rare bonheur de prendre sa première revanche sur le fameux général Mackensen. A la fin du mois de juillet dernier, douze divisions roumaines ont repoussé et décliné, après un combat sans relâche de plus d'un mois, vingt divisions austro-allemandes commandées en personne par le même fameux Mackensen qui nous a ravi autrefois Bucarest.

Les braves officiers de la mission française en Roumanie, débordant de joie fraternelle, ont baptisé la grande lutte de Marasesti : *Le Verdun roumain* !

L'unité de la presse alliée n'épargna point les louanges et les lauriers à l'adresse de la « vaillante armée roumaine ». Sa résistance héroïque sauva la Bessarabie — oh !

LES DEUX SOLDATS FRANÇAIS ET ITALIENS

Un officier allié nous parle de ses hommes.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'ARMÉE D'ITALIE

X... 20 novembre. — Je viens de passer la journée dans une petite ville pittoresque avec son vieux château-casernier dominant du haut d'un roc la plaine marécageuse et inondée.

Cette ville, ou plutôt ce village, avait pour moi l'attrait tout particulier de réunir en un contact fraternel les armées française et italienne.

Nos soldats, en route vers leurs positions, y faisaient halte, tandis que les Italiens y étaient cantonnés. On devine le grouillement qui produisait dans la calme petite cité ce double courant de troupes. De là à l'attraction modeste où j'avais établi mon poste d'observation, je vis donc défiler pendant toute la journée des groupes variés de Français et d'Italiens mêlés.

Voici d'abord les nôtres — toujours les mêmes, qu'ils soient dans les plaines lombardes, à Verdun ou sur la Somme. Leur type est maintenant défini, coulé en bronze, recuit par plus de trois années de glorieuses campagnes.

Il faut les voir, blagueurs, débrouillards, pénétrant dans le petit café et y demandant du piment ! Beaucoups bavouillant déjà quelques mots d'italien. Ils sont gais, à l'aise sans être encombrés. Ce qui frappe surtout, par comparaison, ce sont les rapports qu'ils ont avec leurs officiers, rapports empreints d'une si cordiale déférence.

La délimitation qui sépare les chefs des soldats on la devine faite simplement de la notion respectueusement observée des droits et des devoirs de chacun. Cette délimitation, très apparente cependant, ne constitue pas, comme ailleurs, une barrière excluant la cordialité et la confiance : au contraire, elle les souligne.

Passons maintenant aux Italiens. Je suis aidé dans mon étude par un de leurs officiers, magistrat avant la guerre, improvisé lieutenant en deux mois, et qui, au front depuis deux ans, a compris l'âme des soldats.

— Vous voyez réunis ici, me dit-il, des échantillons très divers de notre armée qui est loin d'être, comme la vôtre, fondue dans un moule unique.

« Chez nous, les esprits sont un peu vagues, l'éducation manquée, et ceci explique bien des faits qui ont eu lieu récemment sur notre front.

« Voici à cette table des gens du Nord, du Val Brenta, dont le type le plus représentatif est notre alpin. Ce sont des gais-lards forts, vigoureux, tenaces. Ces hommes ont passé deux hivers à 3.000 mètres d'altitude dans une inaction qui ne convenait pas à leur tempérament : de plus, il faut l'avouer, ils étaient mal nourris.

Ces grands diables silencieux jetaient en effet des regards d'envie sur les muscettes

bien garnies dont nos soldats débattaient le contenu devant eux.

« Il est certain, poursuit le lieutenant, que les souffrances physiques, l'immobilité et l'ignorance ont facilité les tentatives de fraternisation que les Autrichiens ont si habilement exploitées lors de la dernière surprise de Plezzo et de Caporetto. Mais tout cela est fini maintenant. Ils ont compris les fortes paroles du ministre Nitli leur prouvant que si, avec la guerre, on vit mal, avec une mauvaise paix on ne vivrait plus du tout.

« Que ne leur a-t-on dit tout cela plus tôt ! Hélas ! le péril national a été leur seule leçon, et vous voyez comme nos hommes se battent superbement sur la Piave depuis trois semaines.

« Plus loin, vous apercevrez ces bonnets rouges : ce sont des Méridionaux. » Je m'étonnais en constatant chez ces soldats petits, aux cheveux noirs, aux yeux de velours un calme taciturne contraire à l'exubérance que nous supposons chez les Italiens du Midi.

« Ces terriens, loin de leurs champs, sont dépayés. Ils s'ennuient et réagissent difficilement contre un continu café. Mais, au feu, le sang chaud du Midi reparait : ils se battent fougueusement. Impressionnables à l'excès, ils retombent vite dans leur apparente apathie et dans leur fatalisme superstitieux.

« Car, remarquez, ils sont couverts de croix, de scapulaires, de médailles, et l'influence du prêtre est sur eux considérable. » Si les chefs savaient user de cet ascendant, ils pourraient obtenir ce qu'ils voudraient de ces êtres influençables à l'extrême, mais les chefs sont chez nous encore novices : à la fallu en improviser trop.

Nous sortîmes, dehors, la nuit était venue, les troupiers déambulaient par groupes. Il y avait là près de 3.000 hommes : je n'ai pas vu un soldat gris — les Italiens sont sobres par habitude.

Accroupis à terre, autour d'un joueur d'accordéon, des méridionaux chantaient des airs napolitains un peu tristes, avec beaucoup de goût, et nos poils les écoulaient en plaignant.

Pendant ce temps passaient sur la route de lourds convois d'un matériel spécial destiné à la défense de Venise.

Des troupes de choix sont chargées de cette grande responsabilité. Ce sont celles qui ont été entraînées à Montebello à ces travaux de pontons installés dans les lagunes, de tranchées creusées à côté d'un lacis de canaux.

Elles se hâtent, ces troupes d'élite, pour aller opposer de nouvelles et formidables défenses à l'ennemi arrêté à 20 kilomètres à peine de la ville symbolique que les Italiens maintiennent ont repris l'espoir de conserver.

Jules CHANCEL

Explosion dans une mine en Allemagne

BALE, 1^{er} décembre. — On mande de Berlin : Une explosion a eu lieu dans la mine d'Eschweiler, près d'Aix-la-Chapelle. Quatorze mineurs sont morts et quarante-cinq ont disparu. (Havas.)

combien nôtre ! — la Russie méridionale avec ses immenses terres fertiles et le port d'Odessa, grenier rempli d'inépuisables provisions. Notre effort eut aussi l'heureuse répercussion de réveiller, de tonifier l'armée russe du général Tcherbachev, qui formait les deux ailes de l'armée roumaine, des Carpathes à la mer Noire.

Malheureusement Petrograd ne put amputer à temps ce qui était pourri, et la gangrène gagna tout l'organisme russe. L'œuvre du microbes boche était terminée. Lenine a emboîché la trompette de la paix, — de la paix monstrueuse sans justice, sans dignité. L'armée russe est aujourd'hui la victime non pas d'une défaite, honorable par la beauté du sacrifice et la sainteté de la lutte, mais d'une anarchie provoquée et activée par l'ennemi.

Mais il y a quelque chose de plus grave. La trahison de Petrograd est une plaie monstrueuse et inguérissable dont on peut à la rigueur détourner le regard avec dégoût. Mais elle a une conséquence effroyable sur laquelle le monde civilisé doit avoir les yeux fixés. Il y a ceci : un peuple honnête et brave, confiant dans la parole jurée et la convention écrite, après de longues sollicitations, est accouru avec tous ses enfants et toutes ses ressources au secours de cette armée russe tellement exténuée après l'offensive de Broussiloff que pendant toute une année elle ne bougea pas du point où elle s'était arrêtée. Ce peuple est la solitaire, abandonné sur la route sombre du destin.

Cette glorieuse armée roumaine qui servit ainsi de paratonnerre, selon l'heureuse expression de M. Lacour-Gayet, membre de l'Institut de France, résistant pendant trois mois sans aucun secours à quatre armées ennemies (Autrichiens, Allemands, Turcs et Bulgares), ces héros soldats si nécessaires à la cause de l'immortelle justice, que vont-ils devenir ? Seront-ils vendus aux Allemands rancuneux par l'armistice et la paix qui se préparent ? Ces fières légions qui déclaraient dernièrement qu'elles creuseraient elles-mêmes leurs tombeaux dans les montagnes plutôt que de faire la paix et trahir les Alliés seront-elles abandonnées ?

Non, non, nous ne le pensons pas, nous ne devons pas le penser. Mais l'heure est si grave et le ciel si haut !

La grande cause de justice et la conscience publique réclament une solution énergique et rapide. Ceux qui combattent ensemble pour le droit doivent rétablir aussi le règne de la loyauté entre les peuples et le principe de l'élémentaire honnêteté entre les hommes.

Je viens de Russie et je puis affirmer qu'il y a dans le Midi de ce grand pays, si ébranlé, des résistances anti-maximalistes, qui, soutenues par une action courageuse, urgente, et bien coordonnée des Alliés, donneront des résultats capables d'étonner le monde.

Je m'arrête sur une grande possibilité qui pourrait être aussi un grand et dernier espoir...

Jean TH. FLORESCO
vice-président du Parlement roumain

AVANT LA CONSTITUANTE LA SITUATION EN RUSSIE

Le gouvernement de coalition n'est pas encore formé.

La situation politique à Petrograd reste toujours incertaine. On ne peut considérer Lenine comme étant éliminé du pouvoir : il est toujours question de la formation d'un ministère de coalition qui serait présidé par Tchernof. Mais il ne paraît pas que jusqu'à présent ce ministère ait réussi à se mettre sur pied.

Ce qui manque surtout, ce sont les forces organisées sur lesquelles puisse s'appuyer un gouvernement nouveau. Seule la Constituante formera l'axe politique qui fait encore si cruellement défaut à la Russie. Or cette assemblée se réunira le 11 décembre. D'ici là, on ne pense pas que quelque chose de nouveau puisse se passer.

Il faut donc continuer à compter avec la pression qu'exercent les maximalistes pour arriver à traiter avec les Allemands. Leur intention est d'entraîner les Alliés dans leurs démarches. Mais pourquoi les bolcheviks, qui ont d'ailleurs usurpé le pouvoir dans leur propre pays à la suite d'un coup de force, pourraient-ils contraindre la volonté des autres peuples de l'Entente ? Ils ont bien aussi le droit de « disposer d'eux-mêmes ».

Tous les grands principes qu'invoquent les maximalistes ne parviennent pas à dissimuler leur idée maîtresse qui est d'obtenir la paix à tout prix. Or, l'Allemagne leur imposera une capitulation pure et simple qui renforcera les Hohenzollern. Et ce sont des Alliés que Lenine accuse d'impérialisme ! — J. B.

Les troupes russes de Roumanie seraient opposées à l'armistice

STOCKHOLM, 1^{er} décembre. — Suivant un télégramme reçu d'Haparanda par le Dagbladet, les troupes russes du front roumain sont formellement opposées à la conclusion d'un armistice, et se seraient placées sous l'autorité du général Doukhonine. (Information.)

La famine à Petrograd

LONDRES, 1^{er} décembre. — Selon une dépêche de Copenhague aux Central News, on apprend d'Haparanda que des voyageurs arrivés de Petrograd déclarent que les bolcheviks ne pourront se maintenir longtemps au pouvoir, car toutes les classes de la société souffrent de la famine.

Lenine s'est montré absolument incapable de résoudre le problème du ravitaillement, ce qui a ruiné sa popularité dans les classes populaires. On s'attend à de terribles manifestations causées par la famine.

Les classes non socialistes ne reculeront devant aucun sacrifice pour établir un nouvel état de choses.

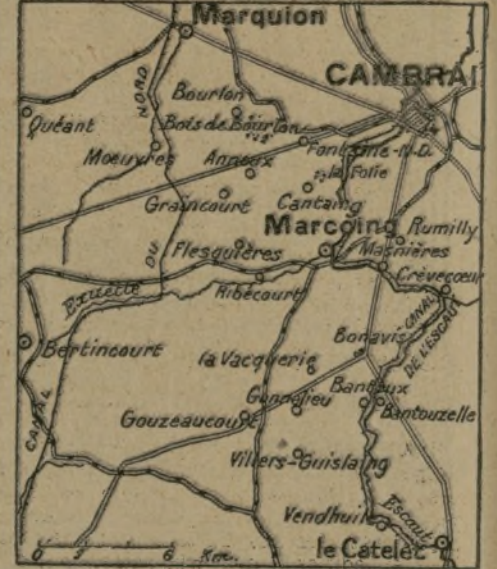
DEVANT CAMBRAI L'ENNEMI ÉCHOUE DANS SA VIOLENTE CONTRE-ATTAQUE

Cet effort ne s'est produit que neuf jours après l'offensive anglaise.

Les Allemands ont tenté hier une réaction puissante contre les succès obtenus par les troupes britanniques au sud-ouest de Cambrai. Afin de réduire le saillant large de douze kilomètres, profond de huit, que l'attaque par surprise du 21 novembre avait lancé enfoncé dans leurs lignes, ils l'ont attaqué par ses deux faces, d'une part entre Mouvrez et le bois de la Folie, de l'autre entre Bontoux et Vendhuille.

Les assauts, très violents, et précédés selon l'usage d'un bombardement intense, ont été complètement repoussés dans le premier de ces secteurs ; dans l'autre, ils ne sont parvenus à mordre que très légèrement sur les positions de la défense. Après avoir poussé du premier élan jusqu'à Gouzeaucourt, les Allemands ont été rejetés par une contre-attaque sur la ligne de Gonnelleu-Villers-Guislain. La crête située à l'est de Gonnelleu, et que couronne, à l'altitude de 134 mètres, le moulin Quentin, est restée en la possession de nos alliés ; la solidité de leur système défensif n'est donc en rien compromise.

L'effort, une fois encore, a été hors de toute proportion avec les résultats. On remarquera de plus que cet effort ne s'est produit que neuf jours après



l'offensive à laquelle il riposte : c'est la preuve que nos ennemis ont dû faire venir de loin leurs renforts et ont eu du mal à les rassembler. Enfin, les attaques n'ont pas été soutenues. Les Anglais en ont profité pour faire de nouveaux progrès au cours de la journée d'hier. C'est que les Allemands n'étaient parvenus à amener sur le terrain que les troupes d'assaut, non les réserves indispensables à une reprise de l'opération. Ainsi se trouve confirmée sinon la disette d'effectifs, du moins la gêne de plus en plus marquée où se trouvent à cet égard nos ennemis sur le front occidental.

Nous savons en effet que, jusqu'ici, les prélèvements n'ont été effectués par les Allemands sur le front russe qu'avec une prudence extrême. Aucun secteur de ce front n'a été dégarni ; seules des unités d'élite ou des détachements de spécialistes ont été pris ici et là. Le danger peut devenir plus grave un jour. Mais nous aurons eu le temps d'y parer.

Jean VILLARS.

La lettre de lord Lansdowne

LONDRES, 1^{er} décembre. — Un certain mystère plane sur la rédaction et la publication de la lettre de lord Lansdowne. Tant que ces points obscurs n'auront pas été éclaircis dans un débat au Parlement, on continuera de se montrer inquiet et nerveux dans le public et dans les milieux politiques.

On est convaincu que derrière lord Lansdowne il y a toute une coterie politique ; on chuchote des noms connus ; on rassemble en une étrange compagnie tous ceux qui ont ouvertement approuvé la lettre. Certains assurent que lords Loreburn, Parnoor et Buckmaster et M. A. Henderson ont collaboré à sa rédaction.

Des questions seront certainement posées au gouvernement lundi et date sera prise pour la discussion. De nombreux députés sont résolus à provoquer cette discussion et à démasquer les intrigues de cette fausse politique.

Le nouveau président du Conseil chinois

SHANGHAI, 30 novembre. — Ouang Tchi Tchong a accepté de former le nouveau cabinet. La politique de la Chine ne sera pas modifiée.

Dans les milieux politiques, on espère qu'un accord interviendra à la suite duquel la constitution provisoire sera rétablie et un nouveau Parlement élu. Lou Young Ting, chef des sudistes, a été élu vice-président.

Le Reichstag s'ajourne

ZURICH, 1^{er} décembre. — On télégraphie de Berlin : Le Reichstag a tenu aujourd'hui une courte séance, puis s'est ajourné sine die.

Le prince Scherzinaich-Carolath, au nom de la grande commission, a déclaré que celle-ci est entièrement d'accord avec le gouvernement impérial en ce qui concerne le commencement des négociations avec la Russie.

Le Reichstag a adopté ensuite, en troisième lecture, le projet de loi relatif aux nouveaux crédits extraordinaires de guerre de 15 milliards.

B L O C = N O T E S

FILTRA CONFISERIE du CHIEN qui SAUTE GRAND-MONTROUGE (Seine) LAC-THE



— Depuis que mon mari ne trouve plus de tabac pour m'empester, c'est ma cheminée qui fume !...

Ayuntamiento de Madrid



Le Maréchal JOFFRE

entrera-t-il à l'Académie ?

NOTRE ENQUÊTE AUPRÈS DES IMMORTELS

VERS le 15 octobre, nous nous sommes fait l'écho d'un bruit persistant et selon lequel l'Académie française était disposée à manifester son admiration pour le vainqueur de la Marne en lui offrant un des fauteuils vacants sous la Coupole. Le chef du secrétariat de l'Institut de France, M. Régner, que nous vîmes à ce propos, nous opposa qu'il n'y avait pas de précédent, depuis la fondation même de l'Académie, qui permit d'être d'office un académicien. L'ordonnance du Roi concernant la nouvelle organisation de l'Institut admet toutefois qu'il suffit, pour faire acte de candidat, d'être élu, auprès d'un membre de la Compagnie, et de vive voix, le vœu de compter parmi les Quinze. M. Régner ajoutait, après nous avoir fourni ces renseignements : « Le maréchal Joffre fera-t-il acte de candidat ? Se présentera-t-il ou le présentera-t-on ? » Nous donnions, en ou-



LE MARÉCHAL JOFFRE en grande tenue de maréchal de France (Ph. Melcy.)

tre, une opinion, qui semble être d'aujourd'hui, et que Renan émettait le 23 avril 1885, en réponse au discours de réception de Ferdinand de Lesseps : « Quelqu'un qui est bien sûr d'être des nôtres, c'est le général qui nous ramènera un jour la victoire. Comme nous le nommons par acclamation !... » Le 17 octobre, enfin, nous publions l'interview d'un des proches du maréchal, interview qui reflète le sentiment même du valeureux soldat : « Il serait, sous la Coupole, nous disait-on, comme l'incarnation de la vaillante armée qui sauva la France sur les champs glorieux de la Marne. Ce serait, pour elle, l'auréole d'une nouvelle immortalité. » Donc, le maréchal ne s'oppose point à ce que sa candidature soit posée. Nous avons demandé à quelques-uns des plus notoires parmi les Immortels quel était leur sentiment. Voici les réponses que nous avons, ou reçues, ou recueillies :

M. Denys Cochin

Directeur de l'Académie.

« Pour ma part, je suis un admirateur du maréchal Joffre. J'estime, en outre, que l'Académie française n'est pas seulement une société de gens de lettres, et que la Compagnie resterait fidèle à ses traditions en admettant dans son sein celui ou ceux qui auront conduit nos troupes à la victoire. »

M. Paul Deschanel

L'académicien est, en même temps, président de la Chambre. Sa grande œuvre officielle l'attache au rivage. Il exprime ses vifs regrets de ne « pouvoir répondre. »

M. Edmond Rostand

« Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre. »

M. Pierre Loti

« Votre lettre me rejoint aux armées. Je suis désolé de ne pouvoir vous répondre, mais, ayant l'honneur d'être encore officier, cela m'est absolument interdit, surtout pour une question de ce genre. J'espère que vous voudrez bien comprendre les raisons de mon refus et que vous m'excuserez. »

M. Alfred Capus

« Elire le maréchal Joffre, mais c'est une chose que l'Académie doit faire ! Le vote est acquis d'avance. »

M. Marcel Prévost

« Ma situation d'officier supérieur et, par conséquent de subordonné du maréchal, m'interdit toute appréciation personnelle sur cette éventuelle et illustre candidature. »

M. Frédéric Masson

« Ce sera pour l'Académie un grand honneur et une grande joie le jour où M. le maréchal Joffre viendra prendre séance, après un vote qui ne peut manquer d'être unanime. Elle ne saurait laisser protester le billet que M. Renan a tiré sur elle et qui est à l'échec ; et elle doit dire, elle aussi : *Vite et tous.* »

M. Jean Richelin

Chancelier de l'Académie.

« Je suis actuellement chancelier, ma fonction est de garder les sceaux et, en particulier, celui du silence. »

Mgr Duchesne

« A qui la candidature de M. le maréchal Joffre ne serait-elle pas sympathique ? Toutefois il me semble que les élections académiques sont affaire à l'Académie, et que l'Académie, personne très attachée à ses usages et quelquefois susceptible, ne verrait pas d'un très bon œil que la presse usurpât sur ses attributions. »

M. Etienne Lamy

« Etant militaire il m'est interdit de donner mon opinion sur le maréchal. »

M. René Doumic

« Nous n'avons pas l'habitude, à l'Académie, de faire connaître nos votes à l'avance, surtout sur une candidature que nous ne connaissons pas officiellement ; mais, si le maréchal Joffre se présente, il est certain de rencontrer la sympathie qui mérite le vainqueur de la Marne. »

Le comte d'Haussonville

« Ne m'en veuillez pas de ne point vous répondre. Je me conforme au règlement de l'Académie en observant le silence le plus absolu. J'aime beaucoup *Excelsior* et croyez bien que je regrette de ne pouvoir lui être agréable mais vous me désolerez en insistant. »

M. Henri de Régnier

« Il me semble qu'il ne saurait qu'être avantageux à une Académie de compter parmi ses membres un grand capitaine aussi bien qu'un grand mathématicien ou un grand poète. »

M. Maurice Donnay

« Cette candidature, que nous ne connaissons pas encore, n'est pourtant pas, pour moi, tout à fait inconnue. »

M. Eugène Brieux

« Je ne peux rien dire. Et gardez-vous, surtout, d'interpréter mon silence... »

Nous n'interpréterons pas plus le silence de M. Brieux que le silence de quelques-uns de ses collègues.

Notons seulement que, de tous les « abstentionnistes », M. Brieux semble le plus formel.

Il est vrai que cela n'engage à rien...

... sont plus graves qu'on ne raconte, ce n'est pas ce qui retranchera rien de mon admiration. Jean n'était pas gai ; il n'était pas moins enfant, peut-être d'autant plus : est-ce que l'enfance est gaie ?

La monotonie de ses lettres me révélait celle de sa vie. Je devinais que, sauf de brusques intermédiaires de danger, et la menace quotidienne de la mort, dont il paraît que l'on se blase, cette vie n'était pas fort différente de la vie humble, aux travaux ennuyeux et ingrats, qu'il avait menée dans le cantonnement avant d'être envoyé en première ligne. Jean n'était pas romantique, il n'avait point de panache ; il ne s'était point figuré qu'il allait rompre des lances et frapper de grands coups ; mais enfin il avait devancé l'appel pour venger M. Letort, son père, tué à l'ennemi ; une vengeance un peu moins souterraine, moins lente et moins enlaidie dans la boue, l'aurait flatté davantage. Il ne me le disait pas, je le devinais... Peut-être aussi qu'il ajoutait à ses lettres « des choses extraordinaires ».

Je le crains, quand je les relis, ces pauvres lettres qui me semblaient si belles, et que je m'étais mis en tête de publier un jour. Une sorte de pudeur jalouse me le défend. Je vois bien maintenant qu'elles n'ont de beauté intelligible que pour moi, et pourquoi ne l'avouerais-je point ? c'est un privilège dont je ne suis pas fâché.

Il en est une pourtant que je ne peux pas m'empêcher de citer. Oh ! elle n'est pas longue, elle ne contient que six mots : « Je suis entre Vaux et Douaumont. »

Je n'ai pas la superstition des autographes ; mais pour tout l'or du monde je ne me dessaisirais pas de celui-ci. Je veux même qu'il me survive, et je ne l'ai pas rangé dans l'enveloppe où sont les papiers qu'il faudra « brûler sans lire ». Mais comprendront-ils, ceux qui, dans vingt ans, trente ans, plus tard, retrouveront cette petite feuille, mal coupée, mal pliée, salie, où sont tracés au crayon ces six mots, d'une main qui ne se soucie même pas d'être ferme — comprendront-ils que c'est une chose tragique et sacrée ?

Mon ami Jean, qui n'était pas capable de forfanterie parce qu'il n'était pas capable de mensonge, n'avait pas pensé une minute à le dissimuler qu'il ne se réjouissait pas extrêmement d'aller à Verdun, et qu'il aurait mieux aimé aller autre part. Sans compter que son tour de permission approchait : plus que six semaines ! Il m'écrivait d'abord : « Elle est dans le lac, ma perle. » Puis, comme il avait encore « un sinistre pressentiment », mais que cette fois il y croyait trop, il m'écrivait presque la lettre qu'ils écrivent tous par précaution la veille des attaques, et qu'ils n'envoient pas — ou qu'ils n'envoient pas eux-mêmes. Un autre billet, le lendemain : « C'est un enfer imaginable. » Il avait sans doute voulu dire « inimaginable » ; il n'avait pas eu le temps de se relire. Puis : *Je suis entre Vaux et Douaumont...* Et, juste une semaine après, comme j'attendais avec angoisse de ses nouvelles, il arriva lui-même, en personne. Mon étonnement l'amusa bien.

— Eh bien quoi ? fit-il. Je ne vous avais pas dit que c'était mon tour de perle ?

Je le regardais avec stupeur. Je cherchais dans ses yeux, dans le pli de sa bouche, quelque chose, une trace des horribles angoisses que je venais par la pensée de partager avec lui et qui m'avaient coûté tant de nuits sans sommeil ; et je retrouvais le même enfant qu'il y a quatre mois ! Son clair visage n'accusait pas une heure de plus. Il avait seulement l'air un peu hypocrite, un peu en dessous, d'un gamin qui en dépit de tous les conseils et de toutes les défenses vient de commettre une imprudence énorme, qui en est très fier, et qui a tout de même rudement peur d'être grondé.

Abel HERMANT.

Le prix Lasserre

Par arrêté de M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le prix scientifique de la fondation Lasserre est attribué, pour 1917, à M. Debière, professeur à l'école municipale de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris, chef des travaux de physique à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris.

Communiqués

M. Raphaël-Georges Lévy, membre de l'Institut, sera demain lundi, 3 décembre, à 16 h. 1/2, dans la grande salle du lycée Louis-le-Grand, 123, rue Saint-Jacques, une conférence sur le troisième emprunt de guerre. La séance sera présidée par M. Lucien Poincaré, recteur de l'Université de Paris.

L'hiver s'annonce. Vous allez avoir besoin, Mesdames et Messieurs, de vous chauffer !!! Rendez visite à « Tommy » qui vend mieux et à 10 francs meilleur marché que n'importe où. Magasins, 1, rue de Provence ; 23, rue des Martyrs, et 51, passage Brady.

FIN DE SAISON
Soldes avant Inventaire
MANTEAUX et COSTUMES
PRIX TRÈS AVANTAGEUX
PARIS-TAILLEUR
3, Rue du Louvre, Paris.

LES RELIURES D'EXCELSIOR

Pour conserver les numéros (grand format) et en assurer le classement au fur et à mesure de leur apparition :

Beau cartonnage avec rubans, titre doré, pouvant contenir une collection de trois mois : à nos bureaux..... 5.50

Par colis postal..... 6.50

Notre reliure électrique, pour trois mois, fers spéciaux, titre doré : à nos bureaux..... 7.25

Par colis postal..... 8.50

Nous pouvons encore livrer des cartonnages et des reliures électriques pour conserver une collection de deux mois des exemplaires du petit format d'Excelsior parus jusqu'au 15 février, aux prix suivants : 3 fr. 25 à nos bureaux et 3 fr. 50 par la poste, recommandé, pour les cartonnages, ou de 5 fr. 50 et 6 fr. 25 pour les reliures électriques.

LES THÉÂTRES

THEATRE ANTOINE. — LES BUTORS ET LA FINETTE, pièce en quatre actes et six tableaux, en vers, de M. François Porché.

M. François Porché est né poète. Sa pièce est du mérite le plus certain, de l'originalité la plus naïve, et ne commande pas moins la sympathie que l'admiration. Une réclame un peu indiscret n'en a point compromis le succès, et l'on ne doit pas tenir rigueur à M. Porché, qui sans doute n'y était personnellement pour rien. C'est un chef-d'œuvre, disait-on, devant que les chandelles fussent allumées. On ajoutait : C'est un acte de guerre, et j'ai pu craindre un moment qu'une haute convenance ne m'obligeât de passer ma plume à notre collaborateur militaire, M. Jean Villars, ou à M. le lieutenant-colonel Roussel.

Fausse alerte, heureusement. La pièce de M. François Porché est-elle un chef-d'œuvre ? Nous le saurons dans une centaine d'années, et je regretterai doublement de n'être plus là pour annoncer cette bonne nouvelle, car rien n'est si doux que de vivre et d'admirer. Ce que je puis sans témérité vous affirmer dès maintenant, c'est qu'elle n'est pas, à proprement parler, un acte de guerre, mais un poème de circonstance, comme tous les poèmes qui ne sont pas de purs exercices d'école. M. François Porché a tenté une synthèse allégorique de

qu'il ne saurait penser que sous la catégorie du symbole. Mais il n'est pas symboliste au sens hermétique. Les symboles dont il use voient à peine le réel qu'ils expriment ; ils s'appliquent à la vérité nue comme une draperie mouillée.

Un enfant les imaginerait. Les Butors et la Finette, qu'est-ce, qu'un conte de fées ? Il vous causera un plaisir extrême, s'il vous est conté... par l'auteur. Vous croirez le reconnaître, et, en effet, vous le reconnaîtrez facilement, ainsi que les personnages. D'abord, la Finette, c'est la France elle-même. Buc, l'intendant de cette princesse, recueilli, hébergé, traité, c'est l'espion boche ; François Miron, le beau jardinier, c'est l'ordre et le goût français, et nous étions tous d'accord que la princesse n'en pouvait épouser un autre à la fin ; car la comédie finit par un mariage, ou mieux, par l'union sacrée.

Les dates même sont presque respectées, à peine un peu resserrées. C'est au lendemain de la Fête nationale que l'ennemi envahit les Etats de Finette. C'est dès les premiers jours qu'il propose une paix selon lui avantageuse — partant, selon lui, honorable. La princesse n'est pas du même avis, elle refuse, et la voix des ancêtres qui s'est transmise jusqu'à elle à travers les refrains des vieilles chansons lui enseigne le moyen de sauver la patrie... Je me laisse entraîner, je raconte cette belle histoire que, grâce à M. François Porché, nous avons revécue en rêve : un rêve où, comme dans tous les rêves, le présage se mêle au souvenir, et où les grandes douleurs d'hier sont les grandes promesses de demain.

Il est peu vraisemblable que Mme Simone ait jamais un rôle si beau. Napoléon est déjà un rôle en or ; mais, la France ! Les auteurs de Mme Simone veulent qu'elle ait été sans défauts ; ses amis se réjouissent qu'elle leur ait offert ce juste mélange de défauts et de qualités qui fait une créature vivante. Ils ont admiré cette dignité, cette force, cette émotion, et surtout cette lumineuse intelligence qui, par instants, la transfigure.

L'interprétation de M. Jean Worms, de Mme L. Massart, de la petite Bartout est des plus remarquables. M. Gémier a composé curieusement la physionomie de l'intendant boche, et M. Desfontaines, dans le rôle du maréchal-duc, a fait preuve, une fois de plus, d'un grand et sûr talent. La mise en scène est ingénieuse et fort belle.

Abel HERMANT.

Châtelet. — Aujourd'hui en matinée et en soirée, l'inéprouvable succès : *Le Tour du Monde en 80 jours*, pour lequel l'affluence est telle qu'il est prudent de louer d'avance, les retardataires ne trouvant pas toujours de place, malgré les dimensions de la salle.

LA REVUE FÉRIQUE
avec ses
300 ARTISTES
Ses 44 TILLER'S GIRLS
Ses 600 Costumes
Ses 45 Décors
Ses ballets merveilleux
Ses défilés somptueux
Sa riche mise en scène
Triomphe tous les soirs à 8 h. 30
et en matinée Samedi et Dimanche
AUX
FOLIES-BERGÈRE

LA SAISON DE L'OPÉRA A COMMENCÉ HIER

M. BATTISTINI M^{me} EDWINA M. RENAUD
(Phot. « Femina » et Paul Berger.)

L'Opéra a fait hier une brillante réouverture avec Battistini, dans le *Henry VIII* de M. Camille Saint-Saëns. C'est la première soirée d'une saison minutieusement préparée et qui tend à rendre à notre Académie Nationale de musique la vie et l'éclat que la guerre lui avait fait perdre.

Son directeur, M. Jacques Rouché, a mis à l'étude une sélection judicieuse des œuvres du répertoire et il a voulu que nos alliés pussent entendre chez nous quelques-uns des grands artistes de leur pays.

Après l'illustre chanteur Battistini, c'est Mme Edwina, non moins aimée, qui paraîtra sur notre scène où elle chahutera Thais jeudi prochain.

Nous aurons également à acclamer pour son double mérite le grand artiste français M. Maurice Renaud, décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur, et qui, complètement remis de ses graves blessures, reparaitra devant le public après avoir longtemps connu les plus nobles et les plus délicates hésitations.

La liste des interprètes comprend en surplús les noms de M. L. Bréval, Demougeot, Bourdon, Borge, Y. Gall, Camprédon, Bugg, Berthon, Lapeyrette, Bonnet-Baron, Monlazel, Laute-Brun, Arne, de MM. Lafitte, Sullivan, Dubois, Noté, Lestelly, Delmas, Gresse, Huberty, Cousinou, Narçon, auxquels viendront s'ajouter le talent si personnel de Mmes Litvinne, Marguerite Carré et Croiza.

Les premiers prix du Conservatoire au concours 1917 : Miles Allix, Laval et Rosay, feront leurs débuts cette année.

Parmi les opéras et ballets inscrits au répertoire de la saison, citons : *Faust*, *Rigoletto*, la *Favorite*, le *Trouvère*, *Aida*, *Guitelme Tell*, *Hamlet* et pour l'époque moderne : *Patrie* de M. Palhade, *Briséis* de Chabrier, *Messidor* de M. Alfred Bruneau.

L'Etranger de M. Vincent d'Indy, *Monna Vanna* de M. Février, enfin le *Prométhée* de M. Gabriel Pauré, qui lui donna pour la première fois au mois de juin dernier.

Le chef-d'œuvre de Rameau : *Castor et Pollux*, éclatant et pathétique, sera remis à la scène, ainsi que les deux opéras de Massenet : *Ariane et Bana*, la *Salammbô* de Meyer, et le ballet de Leo Delibes, *Sylvia*, dont les décors ont été réalisés sur les dessins de M. Maxime Dethomas.

Des dates seront marquées par la création de plusieurs œuvres nouvelles : le drame lyrique de M. Claude Debussy : *Saint-Sébastien*, l'œuvre de l'héroïque musicien Magagnat : *Guercœur*, les *Goyescas* de Granados, autre victime de la guerre, torpillé sur le *Suzer* en 1915 ; le *Sadko* de Rimsky-Korsakov enfin, l'Oratorio de César Franck : *Rebecca* sera également mis à la scène et l'Opéra donnera cet hiver la *Tragédie de Salomé* de M. Florent Schmitt.

On annonce une œuvre importante de M. Alfred Bruneau, dont le poème est de M. Robert de Flers. On sait en outre que M. Claude Debussy écrit spécialement pour l'Opéra les *Fêtes galantes* d'après les exquis chefs-d'œuvre de Verlaine. Il faut encore mentionner un ballet de M. Gabriel Pierné, *Cyralde*, un de M. Georges Hue, une œuvre promise par M. Camille Erlanger, et plusieurs ouvrages de nos jeunes musiciens.

Roger VALBELLE.

VENTE DE MEUBLES
A PROFITER DE SUITE :
80 SALLES A MANGER,
65 SALONS,
70 CHAMBRES
et nombreux meubles de toutes sortes A SOLDER
provenant de réalisations de mobiliers mis en garde.
GARDE-MEUBLE JANIAUD JEUNE
61, Rue Rochechouart, Paris

LA HERNIE
EST DÉFINITIVEMENT VAINCUE par le nouvel Appareil imperméable et sans ressort de A. CLAVERIE. Tout hernieux a intérêt à demander aujourd'hui même le « Traitement de la Hernie ». envoyé gratis et gratuitement par M. A. CLAVERIE, 234, Faub. St-Martin, Paris, ou avoir recours aux conseils de ses Spécialistes, tous les jours de 9 h. à 7 h., même dimanches et fêtes. (Métro : Louis-Blanc.)

